

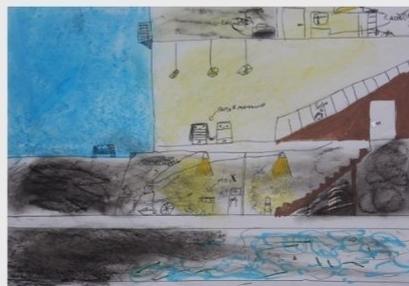
du 25 mai au 11 juin 2023

EXPOSITION

à la Cité Miroir à Liège

Place Xavier Neujean, 22, 4000 Liège - www.citemiroir.be

VERNISSAGE LE MERCREDI 24 MAI 18H-20H30



GÉNIES DES LIEUX

Exposition de fin de cycle d'ateliers philo-laboratoire animés par PhiloCité où se mêlent réflexions, créations et expériences

En partenariat avec les écoles communales liégeoises du Thier-à-Liège, des Erables et de Belleflamme, du collège Saint-Barthélémy (Liège), l'école Saint-Martin (Assesse), l'Athénée de Bertrix, l'Institut Sainte-Anne (Florenville), l'école communale de Sommethonne (Meix-devant-Virton) et avec les associations « Aide aux Personnes Déplacées » et « Le Monde des Possibles » (Liège) ainsi que des enseignants musiciens et plasticiens.

L'exposition est accessible du jeudi 25 mai au dimanche 11 juin 2023, de 9h (10h le week-end) à 18h à l'Espace Rencontres de la Bibliothèque George Orwell de la Cité Miroir, Place Xavier Neujean, 22, 4000 Liège. L'entrée est libre. Pour les visites guidées, une réservation est nécessaire, du lundi au vendredi, auprès de stephanie.franck@philocite.eu

Dans le cadre de la mise en œuvre du *Parcours d'Education Culturelle et Artistique* de la Fédération Wallonie-Bruxelles, les ateliers philo-laboratoires organisés par PhiloCité nous ont menés à nous interroger cette année sur les génies des lieux.

« Les récits effectuent un travail qui incessamment transforme des lieux en espaces ou des espaces en lieux »

Michel de Certeau,
L'invention du quotidien, Arts de faire, ed. Gallimard, coll. Folio Essais, 1990, p.174

Comment l'espace peut-il nous faire penser ? L'espace s'appréhende le plus souvent en lieux comme autant de portions bornées par des coordonnées géographiques, des limites, des appropriations. Réduits à des noms et des fonctions assignées, les lieux forment un ordre fixe. L'espace y est défini, clos. Mais dans l'immuable, la pensée se fige. La pensée, pour se frayer un chemin, doit passer au-dessus de la clôture et interroger le lieu pour ce qu'il est, une pratique de l'espace. Les noms, les frontières, les monuments sont des accidents historiques. Ce sont des occasions de convoquer les génies qui y sont endormis de façon à réanimer les lieux.

Et si les lieux étaient comme des textes qui nous renseignent sur les activités qui s'y passent ? Il suffirait de s'y rendre sensible, de les faire parler, d'écouter les histoires qu'ils racontent et de les questionner. Nous serions ainsi conduits à défaire ce qui s'impose à nous pour le penser différemment.

Lors des ateliers philosophiques, nous avons recueilli des histoires de maisons, des témoignages d'un quartier, des histoires de conquêtes, de destructions ou de partages de territoires. Les pratiques de l'espace nous ont confrontés à nos manières d'être au monde, de garder la mémoire, de se rendre puissants, d'explorer de nouveaux espaces... Nous avons appris à multiplier nos pratiques de l'espace. Nous l'avons arpenté. Nous l'avons frotté, photographié, écrit, dessiné, enregistré de toutes les manières pour le recomposer.

Les lieux racontent ce qui s'y pratique. Nous vous invitons à écouter les génies de ce lieu d'exposition et à vous saisir de quelques-unes des pratiques qui s'y sont installées pour penser l'espace à votre tour.

1. Quand on laisse un paysage derrière soi, on rêve d'un autre

Où qu'on soit, les esprits des lieux qui nous ont traversés subsistent aussi en nous. Certains voyagent avec nous lors de déplacements. Et ici, que reste-t-il d'eux ?

Imaginons que les lieux qui nous ont accompagnés hier pouvaient parler de nous aujourd'hui. Que diraient-ils de ce qu'ils vivent sans nous depuis notre départ ? Imaginons que les maisons, les places, les murs portent les traces des événements qui s'y sont déroulés. Laissons la parole à tous ces lieux-là, toujours debout ou détruits. Puis racontons en mots, en dessins et en peintures ce qu'ils auraient à nous dire. Et quand c'est trop douloureux, concentrons-nous sur les lieux futurs, ceux qu'on ne connaît pas encore, mais qu'on rêve d'investir.

C'est à partir de récits de lieux que le groupe d'adultes apprenants de l'association "Aide aux Personnes Déplacées" a réalisé cette installation en trois temps : des illustrations de lieux connus et chéris d'eux ainsi que des lieux rêvés, pétris de tous ceux qu'ils avaient connus, des représentations du concept d'« exil » en gommettes, une grande liste à la façon des *Notes de chevet* de Sei Shônagon.

À partir des albums jeunesse « *Le caillou* » de Thierry Dedieu, « *La maison* » de Roberto Innocenti, « *Tu es là* » de Laëtitia Bourget et Joanna Concejo, « *Dans le coeur* » de Nada Matta et « *Sans ailes* » de Thomas Scotto et Cécile Geiger.

Un texte de Paolo Cognetti accompagne cette installation.

2. Transmettre des légendes

« (...) C'est par la possibilité qu'ils offrent d'encaver de riches silences et d'engranger des histoires sans paroles, ou plutôt par leur capacité de créer partout des caves et des greniers, que des légendes locales (*legenda* : ce qu'il faut lire, mais aussi ce qu'on peut lire) permettent des issues, des moyens de sortir et de rentrer, et donc des espaces d'habitabilité. (...) »

On peut mesurer l'importance de ces pratiques signifiantes (se raconter des légendes) comme des pratiques inventrices d'espaces. De ce point de vue, leurs contenus n'en sont pas moins révélateurs, et plus encore le principe qui les organise. Les récits de lieux sont des bricolages. Ils sont faits avec des débris de monde. (...) » (Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. Arts de Faire*, Gallimard, pp. 160-161)

Avec les adultes apprenants de l'association "Le Monde des Possibles" et plus précisément du projet "Bibliosphère", nous avons exploré les lieux mémorables, « ces débris de monde », pour donner voix à l'exil. Comment la culture se transmet-elle ? De quoi veut-on, faut-il, garder la mémoire ? « Les hommes sans mémoire n'ont pas d'avenir », qu'en pensez-vous ? Quels lieux mémoriels faut-il conserver pour favoriser le dialogue interculturel ? Que voudrais-je transmettre de mon ancrage culturel ici ? Quels symboles, quelle langue, quelle pratique ?

En reprenant la forme proposée par le livre d'artiste d'Anne de Pierpont, nous avons constitué un livre aux plis qui se recouvrent un à un, pour mettre en regard des photographies, des citations et permettre, en un dialogue inattendu, une rencontre inter-mondes. Cultiver, prendre soin de ce qui compte le rend immortel.

À partir des albums « *le caillou* » de Thierry Dedieu, « *La maison* » de Roberto Innocenti, du conte arménien « *Le maître du jardin* » repris par Henri Gougoud dans son recueil de

conte « *l'Arbre d'Amour et de Sagesse* » et du travail de l'artiste Anne de Pierpont, « *(s)avoirs (in)certain* ».

3. Une pratique de l'espace 1 : décomposer et recomposer des paysages

Le paysage est un moment de fixation de l'espace en lieu. C'est une portion d'espace figeant des positions qui s'identifient les unes par rapports aux autres (le bosquet par rapport à la maison ou à la forêt au loin...). On l'embrasse d'un regard avec un sentiment de stabilité. On pourrait croire qu'il n'a pas été composé, mais qu'il a toujours été là, oublié des mouvements qui s'y sont déployés.

Comment prendre conscience que le paysage n'est qu'une partie d'espace ou plus précisément une fixation de l'espace ? Par l'observation tout d'abord. Observer les lieux c'est les faire apparaître en tant que compositions.

Jérémie Fischer nous a servi de guide. En observant ses compositions de collages de paysages, les élèves de 3^e et 4^e année primaire de l'école des Érables se sont rendus attentifs aux différents plans, cadrages, orientations, formes et couleurs, aux différences d'intensité, de valeur, aux superpositions, perspectives, aux jeux de lumière... qui font la grammaire de composition d'un paysage.

Observer pour décomposer en trames et comprendre que les masses, les plis, les strates ne sont pas des données naturelles, seuls fruits du relief et du climat. Le paysage est toujours façonné et les gestes de décomposition et de recomposition aident à le comprendre. Ce qu'on appelle « nature » est objet de maîtrises.

À partir de photographies de paysages proches de l'école, les enfants ont réalisé leurs propres collages d'observation. Peu d'interprétation permise quand il s'agit de comprendre comment ce qu'on voit est construit. Une fois réalisés, ces tableaux ont servi de points de départ à la discussion : comment ce paysage a-t-il été construit au fur et à mesure du temps ? Ce paysage-là existait-il à l'identique il y a 50 ans ? (le même bosquet, la même cabane, maison, église, route, pylône électrique, terril...). Qu'y avait-il là avant ? Qu'y aura-t-il là après ? Existe-t-il des paysages « naturels » ?

Observer les paysages des enfants est l'occasion de penser nos rapports au temps, à la propriété, à la beauté, à la biodiversité, à nos rapports de productions et de pouvoir, à ce que nous appelons « nature » et « paysage ».

Les ouvrages de Jacques Rancière, « Le temps du paysage » et d'Estelle Zhong Mengual, « Apprendre à voir : le point de vue du vivant » nous ont donné une piste générale : voir le paysage comme une expérience sensible. « Recueil numéro 1 » de Jérémie Fischer a servi de méthode.

Les photographies des paysages originaux sont visibles dans une farde noire. Quelques carnets de recherche des ateliers philo accompagnent cette installation.

Un texte de Gaëlle Jeanmart accompagne cette installation.

4. Une pratique de l'espace 2 : observer et recomposer des paysages

Comment les lieux que nous parcourons quotidiennement et que nous prétendons très bien connaître sont-ils inscrits dans nos mémoires ? Comment les évoque-t-on ? En en parlant, sans doute. Mais que nous apportent les mots que nous posons sur eux ? Et que

nous enlèvent-ils ? Y a-t-il d'autres manières de rendre compte de ces lieux-là ? Par exemple, plutôt que de dire ce que l'on voit, peut-on le montrer ? Comment et avec quel effet sur notre regard et notre mémoire ? Et peut-on en extraire une image délimitée comme une photographie ou les envisage-t-on nécessairement au sein d'un ensemble plus large, sans « cadre » ? Dans un premier temps, les élèves de 3^e et 4^e année primaire de l'école communale de Sommethonne ont exploré ces questions en dessinant de mémoire un lieu fixe qu'ils voient quotidiennement sur le chemin de l'école. La comparaison de leurs créations avec la réalité qu'ils ont vérifiée sur place a permis de distinguer ce qui se montre à eux de la réalité de ce qu'ils y ont projeté de mémoire.

Ensuite, au départ de la série de panneaux peints *Chemin faisant* de Paul Cox, ils ont approfondi ces questionnements par la pratique. Les contraintes : leurs yeux et un cadrage (à l'aide de photographies) pour fixer les détails de ces lieux qu'ils parcourent fréquemment. Pour parvenir à le reproduire dans ces conditions, ils se sont efforcés de lire le territoire au-delà des mots en le décomposant méthodiquement. Que voit-on avant de dire ce que nous voyons ? Des lignes ? Certainement. Des couleurs ? Sans doute. Quoi encore ? Ensuite, ils ont utilisé les informations collectées pour représenter, c'est-à-dire montrer, ce qu'ils ont vu, en peignant sur des panneaux avec un nombre restreint de couleurs, comme Paul Cox.

Paul Cox, « Chemin faisant », ed. La Petite Pierre, 2019.

5. Petite philosophie du territoire

Un groupe d'enseignants d'art (plasticiens et musiciens) se sont saisis du concept de territoire pour le décliner en mots selon les règles de l'abécédaire. Avec ces premiers mots, il s'agissait d'appréhender quelque chose du vaste domaine des territoires.

Le tout, hétéroclite, associé au gré des lettres, s'offre au lecteur comme une petite philosophie.

Une belle matière pour problématiser ces premiers jets qui donnent à penser.

6. Re-territorialisations 1

Le territoire que nous habitons nous façonne et nous le façonnons, consciemment ou non. Nous le marquons en même temps que nous sommes marqués par lui ; il porte une histoire que tantôt on perpétue, tantôt on renie. L'école est probablement le territoire sur lequel les jeunes vivent le plus. Les élèves de 2^e I du Collège Saint-Barthélémy (Liège) ont interrogé ce morceau de territoire qu'est leur école : comment l'investit-on ?, comment est-on marqué par lui ?, de quelle histoire est-il porteur ?, quel héritage conserve-t-on ?, lequel refuse-t-on ?...

Comme leurs égaux de Florenville (voir *Re-territorialisations 2*), ils sont partis à la recherche d'images de ce territoire pour les découper, les transformer, les reconfigurer à l'aide de fusains.

L'école – en tant qu'entité matérielle, territoire délimité – pose question, et nous lui en avons posées lors des ateliers philo, en variant les points de vue : que pensent d'elle les élèves ?, leurs parents ?, les enseignants ?, la direction ?... Mais qu'en pense la principale intéressée ? En guise de réponse, l'école elle-même a pris la plume, guidant la

main des élèves. Chacun a écrit une prosopopée de l'école – figure de style qui consiste à donner la parole à un objet ou à un être fictif – afin qu'elle puisse faire valoir son propre point de vue. C'est donc l'école qui parle d'elle-même, comme si elle était un être de corps et d'esprit, matériel et animé à la fois.

L'approche graphique est librement inspirée de l'exercice « Demi-portraits » proposé par Geneviève Casterman, d'après l'ouvrage « 100(0) moments de dessin, ed. Esperluette, 2014.

Voir https://www.youtube.com/watch?v=36b6dXAXgK4&ab_channel=CentrePompidou.

7. Carnet de bord d'une exploration

Comment façonne-t-on l'espace ? Une façon consiste en l'exploration, comme ce fut le cas des terres peu connues qui s'offraient comme d'abondantes ressources scientifiques et économiques aux Européens dès le milieu du 18^e siècle. Il s'agissait de collecter, mesurer, répertorier, découvrir de nouvelles voies et enregistrer les nouveaux mondes et leurs mœurs.

Avec les élèves de 5^e et 6^e année primaire de l'école des Érables, nous nous sommes penchés sur quelques explorations célèbres. Par exemples, celles d'Alexandre von Humboldt ou de Jeanne Baret, pour nous interroger sur la manière dont ils s'y étaient pris pour explorer et raconter ces nouveaux territoires ?

Dans un cas comme dans l'autre, leur pratique nous a servi de leçon. Von Humboldt a refusé de se laisser transporter en chaise tout au long de l'ascension du volcan Chimborazo. Pour être au même niveau que les autres hommes, mais aussi pour mieux voir les plantes, les roches, son exploration de plus de 15000 km, a permis un système de compréhension de la nature comme un fascinant assemblage de phénomènes liés les uns aux autres. Jeanne dut, quant à elle, se travestir pour faire partie de l'expédition à bord de « l'étoile » et poursuivre son travail de naturaliste.

Des journaux d'explorateurs ne manquent pas, que ce soient sur d'autres continents, sous les océans ou dans l'espace. Ils regorgent d'anecdotes et permettent de mieux comprendre les enjeux des explorations ainsi que les moyens techniques qui les ont rendues possibles : voilier, bathyscaphe, fusée, Solar Impulse...

Les enfants de cette classe ont eu à réaliser le carnet de bord d'une exploration, compte rendu régulier des missions réalisées là où ils avaient décidé de se rendre. Ils devaient commencer par se donner un objectif clair. En effet, on ne recueille pas les mêmes informations si on est en mission scientifique, d'espionnage, en mission commerciale ou si on part en voyage tranquillement pour découvrir un site inconnu ! Dans cette expérience, il fallait problématiser ce qu'*explorer* signifie toujours aujourd'hui, en faisant des liens avec les récits historiques qui leur étaient racontés à chaque atelier philo. Pourquoi désire-t-on toujours explorer le monde ? Quelle vision du monde permet de rencontrer les autres ? Quelle manière d'être empêche toute rencontre ?

Dans leur carnet de bord, jour après jour, ils nous racontent comment ils se déplacent, leurs premières impressions à leur arrivée (sens, sensation, sentiment, idée), les nouveautés qu'ils observent par rapport à leurs propres références culturelles (nourriture, végétation...). Ils racontent leurs rencontres avec les habitants, les animaux, les coutumes. Bref, à travers des observations et des anecdotes, chaque enfant s'est mis

dans la peau d'un explorateur-anthropologue, chargé de ramener un savoir sur les aventures qu'il allait vivre, en imagination.

Vous trouverez donc des voyages dans le temps et dans les nuages, des missions spatiales dans les trous noirs ou sur Mars, des randonnées aux Chutes Victoria ou en Amazonie, des aventures dans les abysses ou au Moyen Age, à Londres ou à Paris... Leurs missions sont diversifiées : retrouver une amie dans l'espace et à cette occasion, chercher de nouvelles plantes sur Mars, rencontrer les animaux de la savane d'Afrique du Sud ou partir en voilier rencontrer des monstres des mer, rencontrer une couturière à Londres, ou explorer la planète Konokou...

À partir des recherches documentaires, « La grande histoire des explorations », de Théophile Simon et Julie Guillen, « Un siècle d'explorations à travers le monde » du National Geographic, « Jules Verne. Testament d'un excentrique » de Rémi Guerin, « Aventuriers engagés », de Sophie Bordet-Petillon et Jean-Michel Billioud, « Le monde en 11 voyages extraordinaires » de Isabel Minhos Martins et Bernardo P. carvalho, « Les explorateurs racontés par les peintres » de Séverine Charon, « Les plus grandes aventures du monde. Explorateurs et explorations », de Beau Riffenburgh et des albums « Aagun » de Thierry Dedieu, « L'invention des dimanches » de Gwenaëlle Abolivier et Marie Détrée, « Lilly sous la mer » de Thomas Lavachery.

Quelques carnets philo accompagnent cette installation, ainsi qu'un texte de Michel de Certeau.

8. Du repère au repaire

L'espace est un enjeu d'appropriation. J'y suis par ce que j'y fais.

Les espaces qui comptent pour nous sont avant tout liés à nos pratiques : c'est mon divan, j'y dors. C'est mon club sportif parce que j'y joue. C'est mon pays parce que j'y suis né... Ces pratiques habituelles de l'espace s'incorporent et s'établissent comme des conventions irréflechies. Les espaces sont ainsi assignés à des usages précis : dormir, manger, résider...

Bien vite, il semblerait qu'on ne dorme, ni ne mange, ni ne puisse résider n'importe où.

Mais si nos pratiques dessinent des territoires, elles les défont également. C'est ainsi que bien des territoires habituellement assignés (les places dans la classe, les espaces pour dormir, jouer, manger...) se redistribuent avec les occasions. C'est une expérience que connaissent bien les enfants. Régulièrement, ils prennent d'assaut des trous pour jouer et délaissent les balançoires et autres toboggans réservés dans la cour de l'école.

Nous avons analysé en atelier philo, avec les enfants de 3^e et 4^e année primaire de la classe de Rosanna à l'école de Belleflamme, une pratique de l'espace particulière : l'espace de jeux prévu dans la cour de l'école. Nous nous sommes interrogés. Joue-t-on mieux si on a décidé de l'endroit, ou si l'endroit a été décidé pour nous ? Pourrait-on s'approprier un endroit (détourné de son usage) dans l'école pour y faire autre chose que ce qui s'y fait habituellement ? En réponse à cette question, une multitude d'anecdotes a fleuri. Puis nous avons quitté l'école et appliqué cette même réflexion à l'espace de la maison.

Les lieux investis dans les dessins des enfants répondent à ces questions : où sont nos repaires ?, où trouve-t-on refuge, pour y faire quoi ?, y a-t-il des endroits propices pour réfléchir en paix ?

À partir du très bel album d'Emma Adbage « Le repaire ». Puis, en quittant la cour de récréation, nous avons lu l'album d'Asa Lind « Le châle de grand-mère » pour nous éveiller à de nouvelles configurations d'espace pour se sentir bien.

9. Territoires sociaux

Certains s'accordent sur la représentation de la bulle personnelle : zone privée qui indique son territoire propre. Une bulle invisible autour de soi qui marque une distance et protège du monde extérieur. Avec cette représentation des individus, les territoires intimes sont séparés par une distance. Cette distance formerait une zone critique qui, si elle était franchie sans accord, provoquerait une réaction de fuite ou d'attaque. Cette représentation, contextuelle, du territoire conduit à considérer que pour vivre ensemble, le respect de la territorialité de chacun s'impose et suppose le choix de qui on fait entrer dans sa bulle et comment ce contact doit s'établir.

Envisageons maintenant la construction des rapports sociaux dans les territoires. Si l'espace à soi est une construction historique, les espaces sociaux ne le sont pas moins. Est-on souverain pour décider de nos espaces de circulation ? De la proximité ou distance avec les espaces où vivent d'autres ? Comment sont façonnés les territoires des villes ? Qui habite dans quels quartiers ? Qui fréquente quel endroit ? Que se passe-t-il au sein des foyers ? Rencontre-t-on les mêmes espaces pour les hommes et les femmes ? Ce sont les premières questions posées aux enfants de 3^e et 4^e année primaire de l'école de Belleflamme. Une première observation fut faite : on fait son territoire selon qui on est et selon les mouvements sociaux qui traversent l'époque à laquelle on appartient.

Tenant compte d'un événement historique précis – la ségrégation raciale aux Etats-Unis dans les années 1950 et particulièrement l'histoire de Rosa Parks –, les enfants ont dessiné les villes divisées en territoires liés à la couleur de la peau.

À partir des albums jeunesse, « A calicochon » d'Anthony Browne, « Noire. La vie méconnue de Claudette Colvin » d'Emilie Plateau, « Histoires du soir pour filles rebelles » d'Elena Favilli et Francesca Cavallo, « Le mur. Mon enfance derrière le rideau de fer », de Peter Sis et d'images d'archives de la ségrégation raciale américaine des années 50.

10. Analyse pratique d'un territoire, le quartier du Thier-à-Liège

Quand les lieux se mettent-ils à exister pour nous ? Que sait-on des endroits où nous vivons ou que nous traversons ? Quels effets ces lieux ont-ils sur nous ?

S'agissant du quartier précis du Thier-à-Liège, quels génies l'animent ?

« L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête », disait Georges Perec dans « Espèce d'espaces ». Pour conquérir l'espace et les génies qui y sommeillent, il faut donc partir à leur recherche. Éprouver les lieux en marchant semble être une bonne méthode pour apprendre à les lire comme des textes à déchiffrer.

Marcher comme acte d'énonciation. Marcher et rencontrer des lieux déjà nommés, déjà marqués d'une légende, de souvenirs, d'histoires, et marcher aussi là où « il n'y a rien de

spécial ». Marcher pour développer une relation particulière à l'espace. Tout ce qui se présentera à nous, sera un bon génie à entendre.

Lors de deux marches dans le quartier du Thier-à-Liège, avec les enfants de 5^e année primaire de l'école communale, nous sommes allés à la rencontre de ces génies des lieux. Les enfants en avaient préalablement désignés certains : des personnes, des animaux, des objets, des lieux-dits, des institutions. Et nous étions prêts à nous laisser surprendre en chemin. Nous avons décidé de mener l'enquête.

Munis d'une fiche-mission pour les interroger, les scribes, photographes, preneurs de son, dessinateurs et archéologues ont cherché à rendre la matière sensible de l'espace qu'ils traversent tous les jours pour se rendre à l'école. Nous avons toujours un itinéraire précis, chargé d'histoires, à explorer pour ces deux sorties. Mais nous étions prêts à faire un pas de côté.

Pour nous accompagner dans cette recherche, une artiste-photographe, Catherine Koziel enrichissait notre regard de nouvelles façons de voir: cadrer, tenir compte des plans, des ombres, créer des flous, faire exister les empreintes, faire des portraits, zoomer... Ces consignes photographiques guidaient toutes les autres missions d'enquête dans le quartier, comme celle de collecter des petits objets lors de nos promenades (maïs, ortie, écorce, caillou, morceau de plaine de jeu...).

Regarder bien. C'est qu'il faut apprendre à voir ! Enquêter en marchant, était notre première pratique de l'espace du quartier ; le regarder autrement, en classe, à partir de photographies réalisées du quartier, fut la deuxième.

Cette fois, la méthode proposée par les livres de la photographe Tana Hoban nous a servi de guide. Apprendre à regarder pour rompre avec les habitudes qui nous font oublier l'importance du cadrage, des points de vues, du contexte. Le principe de l'atelier : un enfant recomposait à partir du cadrage réalisé par un autre, ce qu'il imaginait être le prolongement possible de ce qui apparaissait dans le cadre, sans chercher à reproduire la réalité de son souvenir.

Pour lire cette installation, cette mise en carte que vous avez sous les yeux, nous vous proposons de faire le point sur votre état d'esprit. Il s'agirait d'appréhender ces traces non comme des reliques qui renverraient à l'absence de ce qui s'est passé, mais comme les souvenirs présents d'une relation particulière que les enfants ont tissée au cours de ces deux marches, faits de savoirs, d'étonnement et de nouvelles manières d'être. Ce que nous avons vécu pendant ces parcours ne saurait être réduit à une trace graphique. Les lieux se sont animés lors de notre passage et c'est cela que nous tentons de rendre ici.

Nous voulons à tout prix éviter ce que produisent généralement les cartes : « (...) rendre invisible l'opération qui l'a rendue possible », parce que souvent « ces fixations constituent des procédures d'oubli. La trace se substitue à la pratique. Elle manifeste la propriété (vorace) qu'a le système géographique de pouvoir métamorphoser l'agir en lisibilité, mais elle y fait oublier une manière d'être au monde. » (Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. Arts de faire*, Gallimard, Folio Essais, 1990, pp.147-148)

À partir des albums jeunesse, « Moi aussi j'habite ici » de Marie Mahler, « Que vois-tu ? », « Regarde bien » de Tana Hoban et « A travers » de Tom Haugomat. Pour les exercices pratiques, « Espèces d'espace » de Georges Perec et pour la réflexion philosophique sur les marches dans les villes, « L'invention du quotidien » de Michel De Certeau.

Grand merci aux esprits protecteurs du quartier : Denise, Chatou, Carmelo, Rose, Marie, qui nous ont raconté leurs expérience du quartier. Merci à Marie de la bibliothèque, de m'avoir fait découvrir « Histoires et anecdotes du Thier-à-Liège » édité par l'asbl Expo 2000 et Jean Demarteau. Merci aussi à Catherine de nous avoir appris à regarder autrement !

Des carnets des ateliers philo accompagnent cette installation

11. Des cabanes et leurs mondes

Le châle de grand-mère d'Åsa Lind et Joanna Hellgren raconte l'histoire de deux cousines qui aiment se retrouver pour penser dans une tente de fortune qu'elles dressent avec un châle derrière le fauteuil de leur grand-mère. Et vous, vous construisez des tentes, des cabanes ? Comment sont-elles ? Avec quoi vous les construisez ? Avec qui ? Pourquoi ? Et pour quoi faire ? Servent-elles à se protéger de l'extérieur ? À empêcher que des menaces entrent dedans ou que des choses qui s'y passent en sortent – soient divulguées ? Qu'est-ce que cela change de s'y retrouver ? Est-ce qu'il s'y trouve un autre monde ? Ou d'autres mondes ? Est-ce qu'on y pense autrement ? Après avoir discuté de cela, les élèves de 1^{re} et 2^e année primaire de l'école communale de Sommethonne – qui construisent tous des cabanes – ont dessiné ce qu'ils voient habituellement depuis leur refuge.

Mieux, lors de la séance suivante, ils ont dressé une cabane au milieu de leur classe. Dedans, ils ont réfléchi à ce que cela change de se trouver là, dans une pièce bien connue de tous. Puis nous avons lu des histoires de cabanes tirées du livre *Graines de cabanes*, notamment celle de la cabane caméléon, totalement invisible, avant que chacun représente la sienne.

Comme on le voit dans *La cabane de Nils*, construire une cabane, c'est créer un monde dans un monde. Leurs parois marquent la distinction entre deux mondes : un premier, au milieu duquel elles se trouvent, et un autre sur lequel elles ouvrent une fois qu'on y pénètre. Pourquoi construire une cabane ? Et pour quoi faire ? Les enfants ont réfléchi sur ces deux questions en apparence anodines qui renvoient, pour l'une, aux raisons de *quitter* un monde et, pour l'autre, à celles de *partir* vers un autre monde où l'imaginaire a le loisir de se déployer librement, à l'abri des regards extérieurs.

Joanna Hellgren et Åsa Lind, « Le châle de grand-mère », Cambourakis, 2013. Lechermeier Philippe et Puybaret Eric, « Graines de cabanes », ed. Gautier Languereau, 2006, 93 pages. De Vos Robbe et Severeyns Charlotte, « La cabane de Nils », ed. Versant Sud, 2019.

12. Une promenade invisible en forêt

Qu'est-ce qui dessine le territoire d'une forêt ? Les êtres qui la peuplent, la marquent. Les animaux bien sûr : fourmis, blaireaux, cerfs et biches, renards, castors, araignées, loups... Les essences végétales qui y ont pris racine. Tout ce qui peut servir d'abri : cailloux, eau, souche... Les odeurs, les sons évidemment aussi.

Les enfants de 1^{re} et 2^e année primaire de l'école des Érables ont cherché à comprendre comment tout ce petit écosystème fonctionnait ensemble : les partenariats, les marquages de territoires, le chez soi des animaux...

Ils ont pris le temps de reconnaître les empreintes de certains animaux, les manières de marquer les territoires (par les excréments notamment). Nous nous sommes renseignés sur les cris, odeurs, frottis ou regalis. Comme dans l'histoire « la promenade invisible » qui a inauguré les ateliers philo avec ce groupe, on peut comprendre ce qui s'est passé dans un lieu rien qu'en observant les empreintes laissées par le passage des animaux et humains. C'est ainsi qu'en menant l'enquête, on retrace toute une histoire.

Dans nos trois tableaux de forêts, nous avons construit les habitats des animaux, mis en évidence quelques relations qu'ont des animaux entre eux. Imaginons maintenant quelques-uns de leurs déplacements. La forêt est boueuse ! C'est l'occasion d'y faire apparaître les traces des aventures des animaux et de nous rendre compte que le territoire des animaux est mobile, son tracé élastique, variable selon les saisons, les heures, les activités et les dangers. Parfois même les animaux se transforment en architectes ! Les castors, les araignées... ont mis au point des constructions étonnantes et ingénieuses, qui ont inspiré bien des habitats humains.

Le chez soi des animaux permet d'interroger tout à la fois : l'habitat, les frontières, l'organisation sociale au sein des territoires, les symbioses, mais aussi les conquêtes...

Une sortie dans la forêt de Berinzenne a clôturé le cycle et permis de prélever soigneusement quelques trouvailles qui jalonnaient la grande marche que les enfants ont entreprise jusqu'au musée. Quelques dessins et photographies relatent cette excursion.

Avec les beaux albums jeunesse, « Devine qui fait quoi . Une promenade invisible » de Gerda Muller, « Traces et empreintes. Carnets de nature », F, Lisak, C. Fichaux, « La plus belle crotte du monde » de Marie Pavlenko et Camille Garoche, de « Comment te défends-tu ? » de Françoise de Guilbert et Clémence Poillet, « Les mains dans la nature. La forêt » de Stéphanie Desbenoit, de « Partenaires » de Bernard Stonehouse et John Francis, des « Animaux architectes » de Daniel Nassar et Julio Antonio Blasco, « Ma cabane » de Loïc Froissart.

Quelques carnets philo, ainsi qu'un texte d'Aldo Leopold, accompagnent cette installation. Merci au guidage d'Adrien Marquet, animateur CRIE du domaine de Berinzenne.

13. Abécédaires des territoires de l'école

Et si nous cherchions à interroger les territoires qui composent une école. Combien y en aurait-il ? À quoi voit-on qu'ils sont différents ? Comment s'articulent-ils ? Sont-ils fixes ou mobiles ? Attachés à des personnes, des usages, des endroits particuliers ? Certains sont-ils interdits d'accès ? À qui ? Pourquoi ?

Comment fait-on pour marquer ce territoire, en tant qu'élève ? Qui a fixé les marqueurs de territoire ? Où trouve-t-on ces marques qui séparent et identifient les territoires de l'école ?...

Deux écoles de l'enseignement primaire ont été soumises à l'examen. L'école des Érables et l'école de Belleflamme. Dans ces deux institutions, les enfants de 3^e et 4^e année sont partis munis d'une feuille et d'un crayon noir, pour prélever les traces des marqueurs de territoires. Une pratique de l'espace à éprouver : le frottage des empreintes. Une autre, la photographie. Nous avons préalablement, pour chaque lettre de l'alphabet, trouvé un mot désignant un objet qui marquait un des territoires de l'école (clé de l'école, arbre dans la cour, dictionnaire de la classe...). Le mot pouvait, comme dans notre livre

ressource, illustrer littéralement la chose, mais il pouvait aussi nous conduire à chercher des métaphores.

Nous avons réfléchi à partir de ces mots, de ces empreintes et de ces photos, à nos rapports à l'école : rapports de circulation, de légitimité, de savoirs pour problématiser la place qu'on occupe.

Le livre de l'artiste de Valérie Linder « Abécédaire de voyage » nous a inspirés par sa forme : un abécédaire d'objets frottés.

Quelques carnets des ateliers philo des deux classes accompagnent cette installation.

14. Des histoires de lieux

Les territoires sont souvent envisagés sous un angle spatial mais leur évolution s'inscrit nécessairement dans une durée, une histoire. Ainsi, ils sont en constante évolution, y compris lorsque rien ne semble changer. *La maison* de Roberto Innocenti illustre magnifiquement cette idée : on voit au long de cet album la représentation d'une maison (datée du XV ou XVI^e siècle) à travers le XX^e siècle. Le même endroit (le point de vue reste identique) est représenté en quinze tableaux au fil desquels on voit des limites évoluer au sein d'un contexte socio-historique changeant.

À l'école, chez soi ou ailleurs, on peut aussi se demander comment étaient les lieux avant. De même, des questions se posent quant à leur évolution future. C'est à partir du livre *Ici* de Richard McGuire que des élèves de 1^{re} et 2^e année secondaire de l'Athénée Royal de Bertrix ont exploré ces deux questions. Au départ de la photo d'une pièce qu'ils fréquentent régulièrement, les jeunes ont raconté graphiquement certaines étapes de son évolution à travers le temps. Pour cela ils ont pu se renseigner sur l'histoire du lieu ou en imaginer librement les aménagements passés ou futurs : qui étaient ses occupants ? Comment était-il aménagé ? À quoi l'endroit ressemblait-il avant la construction de l'immeuble ? Y avait-il une forêt, une mer, des dinosaures ? Et dans le futur, la pièce sera-t-elle toujours là ?

Les fenêtres temporelles qui émaillent les dessins nous invitent à voyager dans le temps ; des lieux se racontent.

Si les territoires que nous occupons ont une histoire qui leur est propre, cette histoire est liée à ses occupants qui ont leur propres parcours de vies. Dans son ouvrage protéiforme *Building Stories*, Chris Ware raconte l'histoire d'un immeuble à travers les histoires des personnes qui l'ont occupé depuis sa construction. Ainsi, trois planches nous montrent la coupe d'un immeuble à appartements en énumérant les faits anodins ou significatifs qui s'y sont déroulés sur près d'un siècle : combien de hurlements, combien d'assiettes cassées, de confidences, d'orgasmes, de rognures d'ongles, etc. dans chacune des pièces ? Qu'elle porte sur des détails, des habitudes ou des situations plus graves, cette quantification nous raconte une histoire crédible et digne d'intérêt, tout en décalant notre regard habituellement porté sur les anecdotes ou la grande histoire. L'originalité de sa démarche a de quoi surprendre mais est-elle innocente à l'ère des statistiques et des datas ?

À partir d'une photo de leur école, des élèves de 1^{re} et 2^e année secondaire de l'Athénée Royal de Bertrix en ont fait de même : à la manière d'une coupe transversale, ils ont « enlevé » la façade et le toit du bâtiment pour en dévoiler les volumes intérieurs.

Ils ont ensuite indiqué la somme des faits qui s'y sont déroulés au cours des plus de sept décennies de l'histoire de l'immeuble. Outre l'exigence de plausibilité qui avait été fixée, cet exercice demandait de faire des choix sur ce qui allait être indiqué : son intérêt réside davantage dans ce que ces choix disent de l'importance des actions nommées aux yeux des dessinateurs que dans la recherche du compte-rendu précis d'une enquête minutieuse et fournie.

L'ensemble de l'exercice a confronté les élèves à la difficulté de manier la perspective, ce qui a freiné l'avancement de plusieurs créations. Les séances d'animation ont créé des occasions de s'essayer et de se tromper sans complexe, dans un état d'esprit de recherche propre à ce que promeut une approche philo-art et sciences, où les démarches ainsi que les réflexions autour de ces démarches n'ont pas moins de valeur que les résultats visibles. En outre, les problèmes rencontrés révèlent une certaine manière de représenter l'espace qui reste un parti pris typiquement occidental.

À partir de « Ici » de Richard Mc Guire, ed. Gallimard Jeunesse, 2015, 304 pages et de « Building Stories » de Chris Ware, ed. Delcourt, 2014.

15. Un récit de pratique d'espace : l'appropriation de nouveaux mondes

Les enfants de la classe de 3^e et 4^e année primaire de la classe d'Emel de l'école de Belleflamme ont chacun imaginé d'explorer un nouveau monde. Leurs univers sont multiples et souvent inédits : un zoo sous la mer, un magasin de jouets de nuit, les cratères d'une nouvelle planète, un monde de bonbons, pokeland... Quant aux moyens de locomotion pour s'y rendre, vous pourrez remarquer un balai de sorcière, le dos d'un renard, une moto volante, un pédalo, un hélicoptère, un puma volant...

Nous vous proposons d'admirer 19 installations complètes où vous pourrez trouver deux cartes. D'une part la représentation précise du lieu qu'ils désirent explorer plus en profondeur accompagnée d'une description. D'autre part, la carte du monde de mémoire, où ils ont localisé leur nouvel espace, à la loupe. Travailler les liens entre les cartes et les territoires a permis de questionner les choix de construction qui présidaient à toutes ces représentations graphiques que sont les cartes et de nourrir ce sur quoi le spectateur devra être rendu attentif : ce qui est mis au centre ou en périphérie, en couleurs ou non, le choix des formes et de leurs tailles...

Pour donner de la matière à leur exploration, nous avons discuté de différentes manières de conquérir le monde. L'exploration du savant Alexandre Von Humboldt nous a servi de modèle d'exploration : en savoir davantage pour comprendre et faire comprendre aux autres la complexité du monde.

Pour parfaire leur installation, les enfants ont également dû penser à ce qui constituait la nouveauté de ces espaces. Les enfants ont choisi d'imaginer une nouvelle espèce animale sur chacun de ces mondes.

À partir des albums « Comment j'ai appris la géographie » d'Uri Shulevitz, « Le bestiaire universel du professeur Revillod. Le fabuleux almanach de la faune mondiale » de Miguel Murugarren et de Javier Saez Castan, « Zooillogique » de Bruno Gilbert et Marie-Fred Dupréet de « Cartes de mémoire » d'Alex Baladi.

Quelques carnets philo accompagnent cette installation.

16. Terres inconnues

Qu'est-ce que cela nous fait d'aller dans des lieux inconnus ? De découvrir de nouveaux espaces ? D'explorer de nouveaux territoires ? C'est parfois excitant et attirant, parfois intrigant ou encore source d'appréhension, cela peut faire peur aussi. Qu'est-ce qui nous attend ? Qui allons-nous rencontrer ? Nous aventurerons-nous, peut-être à notre insu, sur des territoires occupés par des êtres dont nous ne connaissons pas l'existence et qui pourraient réagir ? Qui ont des coutumes absolument différentes des nôtres et qui nous surprennent ? Est-ce que l'inconnu correspondra à l'image que nous nous en étions fait ?

Avec les enfants de 1^{re} et 2^e primaires de l'école Saint-Martin d'Assesse, nous nous sommes demandés dans quels lieux inconnus – réels ou imaginaires – nous aurions envie d'aller. Nous nous sommes demandés les raisons qui poussaient à aller vers l'inconnu, par exemple des explorateurs qui partent pour ramener des objets, des notes, des croquis et ainsi des connaissances des terres lointaines.

Les enfants vous emmènent en exploration de terres inconnues qu'ils ont représentées et nommées. Vous trouverez des territoires inquiétants, de rêve, imaginaires. Bon voyage en *terrae incognitae*, ces lieux représentés sur les cartes des anciens temps par des dragons. *Hic sunt dracones*, à vos risques et périls !

Collages inspirés de Jérémie Fischer, « Recueil N°1 » paru aux Éd. Magnani (2016). Ateliers préalables à partir de l'album jeunesse « La roche qui voulait voyager » de Nono Granero et Géraldine Alibeau, de la gravure du « Repas de singe » du voyage de Von Humboldt et de Bonpland le long de l'Orénoque, d'une gravure du cabinet de curiosités d'Ole Worm, du « Rhinocéros » de Dürer ainsi que de la gravure de Théodore de Bry représentant l'arrivée de Christophe Colomb à Hispaniola.

17. Le territoire de...

Les enfants de 1^{re} et 2^e année de l'école Saint-Martin d'Assesse nous racontent ce que sont les territoires. Avez-vous déjà imaginé quels sont les territoires des voitures, des papillons, des fruits, des lunettes, de Dieu ? Que se passe-t-il quand plusieurs occupants partagent un même territoire ? Quand quelqu'un nous invite sur son territoire, devient-il le nôtre ? Comment voir que nous sommes bienvenus dans le territoire de quelqu'un d'autre ? Autant de questions soulevées par les paroles des enfants.

18. Re-territorialisations 2

Les territoires ne tombent pas du ciel, ils sont marqués de plein de façons (murs, chants d'oiseaux, odeurs d'animaux, mouvements, etc.) et leurs limites résultent de rapports de force. À titre d'exemple, l'école est territorialisée : la taille des classes, l'accès aux bâtiments, les portes, ouvertes ou fermées à clé, la planification des activités aux différentes heures de la journée, les programmes et les critères d'évaluation, le matériel scolaire (ex. une règle, un tableau, une plateforme numérique), la hiérarchie, les couloirs de classes et de bureaux administratifs, etc. Comment se défaire de ce qui s'impose à nous (pas nécessairement pour le rejeter) pour envisager de le penser différemment ?

À partir de photos prises dans leur école et qui mettent en évidence des marqueurs (matérialisés, donc) qui s'y trouvent, des élèves de 2^e année secondaire de l'Institut Sainte-Anne de Florenville ont débusqué les partis pris qui président l'organisation spatiale de l'établissement. De quelle/s décision/s ces limites résultent-elles ? Décision/s prise/s par qui ? Quand ? Qu'impliquent ces limites dans la vie concrète des personnes qui occupent l'établissement (en termes de relations sociales, de mobilité dans l'espace...) ? Ensuite, de manière à repenser ces territoires, ils ont librement redessiné, ou re-territorialisé, le prolongement des lieux sans aucune autre limite que leur imagination ; spatialisations plausibles ou aménagements « irrationnels », imaginaires ou poétiques, figuratifs et/ou abstraits.

Cette approche est librement inspirée de l'exercice « Demi-portraits » proposé par Geneviève Casterman, d'après l'ouvrage « 100(0) moments de dessin, ed. Esperlouette, 2014.

Voir https://www.youtube.com/watch?v=36b6dXAXgK4&ab_channel=CentrePompidou.

19. Les objets dépositaires de mémoire

Depuis la nuit des temps, les hommes migrent. Ils transportent avec eux ce qui compte quand ils espèrent s'établir ailleurs.

Les enfants de 3^e et 4^e année primaire de la classe de Rosanna de l'école de Belleflamme ont mené l'enquête auprès de leurs proches en leur adressant ces questions : y a-t-il dans la famille un objet qui se transmet de génération en génération et qui a pu voyager d'un endroit à l'autre ? Quel est-il ? Peux-tu raconter son histoire ? Quand les enfants ne trouvaient pas dans leur famille un objet voyageur cristallisant une histoire, ils pouvaient proposer un nouvel objet, qui raconterait qui ils sont.

Du Maroc, en passant par la Russie, la Norvège, l'Espagne, le Brésil ou la Sicile, les enfants racontent l'histoire d'objets dépositaires de mémoire : un accessoire du costume de facteur, un grelot de chien de chasse, une montre, un appareil photo, des tasses, des cartes à jouer ou encore des bijoux de famille.

Et quand ils ne peuvent se faire l'écho de l'histoire familiale, ils trouvent pour eux des trésors qui comptent aujourd'hui et qui deviendront peut-être demain, des vecteurs garants de mémoire, petits patrimoines à transmettre à leur tour.

Les magnifiques albums de Luc Baba et Marion Dionnet « Mon ami Paco » et « Réfugiés » de Ilan Brenman et Guilherme Karsten ont guidé notre réflexion.

Dans ces deux albums, des objets matérialisent la transmission d'un héritage. Le collier de la déesse Maât dans l'histoire « Réfugiés » commence son voyage il y a bien longtemps en Egypte, et est transmis, tel le témoin d'une course d'athlétisme, d'époque en époque, de lieu en lieu. Quant à l'histoire de Paco, c'est avec un arrosoir, cadeau de son père, qu'il arrive d'Afrique en France.

Quelques carnets des ateliers philo ainsi qu'une capsule sonore accompagnent cette installation.

20. Une somme de souvenirs

Que trimalle-t-on avec soi, sur soi quand on doit partir et qui ne nous quitte pas ? Qu'est-ce qui assure la permanence de son identité malgré les troubles, les déplacements ? Qu'est-ce qui fait tenir et avancer ? Que voudrait-on transmettre de ses épreuves aux autres ? Que voudrait-on revoir de ses racines laissées derrière soi, ailleurs ? Une somme de souvenirs.

À partir du magistral album « Tu es là » sur la disparition, nous avons avec, les apprenants adultes de l'asbl "Aide aux Personnes Déplacées" réfléchi à ce qui faisait la mémoire de ce qui compte, ce qui donne de la force de continuer à chercher un avenir meilleur, ailleurs.

Du Salvador, de la Colombie, du Venezuela, de la Palestine, de l'Ukraine et du Penjab, les personnes trimallent avec elles des objets, des images qui rendent présents ce qui compte : le prénom de sa fille sur la peau, des diplômes, un bracelet, nos compétences apprises au pays, un canif, un carnet de notes, un appareil photo, un livre...

« (...) Derrière cette immobilité apparente, un grouillement de vie,
des flots de pensées partagées dans l'ivresse,
des attentions délicates,
un itinéraire sillonné avec ardeur, jour après jour,
un défilé de saisons,
allégresse, contemplation, lassitude, persévérance et enfin le repos (...) »

L. Bourget, J. Concejo, « Tu es là »

À partir des albums jeunesse « Le caillou » de Thierry Dedieu, « Tu es là » de Laëtitia Bourget et Joanna Concejo, « Une somme de souvenirs » de Thomas Scotto et Annaviola Faresin.

« (...) La dispersion des récits indique déjà celle du mémorable. En fait, la mémoire, c'est l'anti-musée : elle n'est pas localisable. Il en sort des éclats dans les légendes. Les objets aussi, et les mots, sont creux. Un passé y dort, comme dans les gestes quotidiens du marcher, du manger, du coucher, où sommeillent des révolutions anciennes.

Le souvenir est seulement un prince charmant de passage, qui réveille, un moment, les Belle-au-bois-dormant de nos histoires sans paroles. « *Ici, c'était* une boulangerie » ; « c'est *là* qu'habitait la mère Dupuis ». Frappe ici le fait que les lieux vécus sont comme des présences d'absences. Ce qui se montre désigne ce qui n'est plus : « vous voyez, ici il y *avait*... », mais cela ne se voit plus. Les démonstratifs disent du visible ses invisibles identités : c'est la définition même du lieu, en effet, que d'être ces séries de déplacements et d'effets entre les strates morcelées qui le composent et de jouer sur ces mouvantes épaisseurs. (...)

Il n'y a de lieu que hanté par des esprits multiples, tapis là en silence et qu'on peut « évoquer » ou non. On n'habite que des lieux hantés. (...) ces « esprits » ne parlent pas plus qu'ils ne voient. C'est un savoir qui se tait. De ce qui est su mais tu, ne passent « entre nous » que des demi-mots. Les lieux sont des histoires fragmentaires et repliées, des passés volés à la lisibilité par autrui, des temps empilés qui peuvent se déplier mais qui sont là plutôt comme des récits en attente et restent à l'état de rébus, enfin des symbolisations enkystées dans la douleur ou le plaisir du corps. (...) »

Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, Arts de faire*, Gallimard, pp.162-163

L'exposition « Génies des lieux » finalise des cycles d'ateliers philo-art et sciences animés par PhiloCité où se mêlent réflexions, créations et expériences de plus de 300 enfants et adultes. En partenariat avec les écoles communales liégeoises Thier-à-Liège, des Erables et de Belleflamme, du collège Saint-Barthélémy (Liège), l'école Saint-Martin (Assesse), l'Athénée de Bertrix, l'Institut Sainte-Anne (Florenville), l'école communale de Sommethonne (Meix-devant-Virton) et avec les associations "Aide aux Personnes Déplacées" et "Le Monde des Possibles" (Liège) ainsi que des enseignants musiciens et plasticiens.

L'exposition « Génies des lieux » est accessible du jeudi 25 mai au dimanche 11 juin 2023, de 9h (10h le week-end) à 18h à l'Espace Rencontres de la Bibliothèque George Orwell de la Cité Miroir, Place Xavier Neujean, 22, 4000 Liège. L'accès est gratuit. L'entrée est libre.

Nous remercions chaleureusement la Bibliothèque Georges Orwell de l'association "Les Territoires de la mémoire" pour son accueil en son lieu d'exposition et pour son soutien indéfectible.

Grand merci également à tous les enfants et adultes qui se sont prêtés aux jeux des ateliers philo-labo. Merci aussi à tous les encadrants, accompagnants et institutions qui les ont rendus possibles.

Ce projet bénéficie du soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles.



LA CITE MIROIR
S A U V E N I È R E



philocité

www.philocite.eu